

Roman parabolique sur l'immigration féminine marocaine en France : *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun

Maria Gubińska

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne

Synergies Pologne n° 8 - 2011 pp. 39-45

Résumé : Dans le champ littéraire maghrébin, un grand nombre de romans ont pour thème le drame de l'immigration et l'itinéraire tragique de ceux qui réussissent à franchir les frontières des pays du Nord. Ce sujet d'actualité touche les rapports entre les rives nord-sud de la Méditerranée ainsi que la fascination qu'exerce l'Europe perçue comme une terre édenique dans l'imaginaire de l'exil. Au fil de la fiction, la représentation des espaces se tisse dans la bipolarité opposant le Nord (libre et prospère) au Sud (marqué par le chômage et la corruption). Les écrivains s'appuient souvent sur la parabole considérée comme un procédé efficace pour traiter de la problématique de l'Autre et un espace idyllique. Dans notre communication, nous nous pencherons sur le roman parabolique de Tahar Ben Jelloun où le destin de ceux qui vivent encore « les yeux baissés » (surtout les femmes) sur un territoire qui n'est ni la terre natale, ni le pays d'adoption, acquiert une dimension universelle.

Mots-clés : littérature maghrébine de langue française, immigration, choc des cultures, quête identitaire, Tahar Ben Jelloun, altérité

Abstract : The theme of emigration occupies an important place in the contemporary French language literature of the Maghreb. Leaving the home place, a dramatic rip between two worlds, two cosmoses: the native South, (economically poor, yet private and tamed) and the foreign North (rich in material wealth and promising bliss) has also personally affected the life of Tahar Ben Jelloun, a Moroccan poet and prose writer, writing in French. His novel-parable *Les yeux baissés*, stems from these experiences ; it depicts a universal truth of the fate of an emigrant (the main character is a young, Moroccan girl), no longer capable of feeling at home in any of the worlds, despite the sense of suffering and despite feeling lost. Such a (parabolic) kind of novel reveals the ambiguity of the relation between I and the Other. It makes it possible to identify a process of transition from one culture to another, the one that constitutes an inevitable part of emigration experience, and the one that brings about difficulties in defining one's identity.

Key words : French language literature of the Maghreb, immigration, clash of cultures, search for identity, Tahar Ben Jelloun, otherness

Tahar Ben Jelloun, par sa formation universitaire (sa thèse de doctorat en psychiatrie sociale qui portait sur les problèmes d'adaptation des émigrés maghrébins en France, a été publiée en 1977 sous le titre *La Plus Haute des Solitudes*, un essai sur la place des immigrés dans la société française, *Hospitalité française* a été édité en 1984) et son

activité professionnelle, est voué à la connaissance des problèmes du déracinement, du déchirement entre « ici » et « là-bas ». Et pourtant, cet auteur d'ouvrages scientifiques doit sa renommée à ses romans, pièces de théâtre et poèmes où la solitude, la réclusion, la marginalisation des héros sont soumises à la fiction narrative qui, selon Marc Gontard, est « un refus de l'univocité narrative, règle d'or du récit réaliste, et la pratique d'une narration plurielle par le biais du système des délégations des voix » (Gontard, 1993 : 7).

La voix de Ben Jelloun est très intéressante car elle est métissée, croisée ; inscrite dans la tradition marocaine, elle est en même temps postmoderne, choquante pour le lecteur habitué au récit classique. Cette méfiance vis-à-vis des pratiques littéraires conventionnelles, correspond, pour rappeler encore une fois Gontard, à son désarroi profond envers la société marocaine, ou même sa décomposition.

Dans *Les yeux baissés*, Ben Jelloun reprend un thème abordé à plusieurs reprises dans son écriture, thème auquel, lui aussi, il s'identifie : il s'agit du problème des immigrés maghrébins en France qui cherchent leur identité impossible (Gontard, 1993 : 8-9). La question se complique parce que le personnage central de son récit est une jeune fille marocaine ce qui rend sa quête identitaire encore plus difficile vu le statut de la femme dans la culture arabo-musulmane. On dirait une histoire simple, banale, décrite maintes fois, ennuyeuse à cause de l'inflation des récits sur le même thème. Et pourtant, ce roman ne déçoit pas son lecteur, au contraire, il est attirant pour ne pas dire fascinant.

Ben Jelloun présente l'histoire d'une jeune fille à deux degrés : le premier correspond à celle d'une jeune fille de dix ans, qui est aussi la narratrice du récit et qui habite son village berbère du Sud marocain où elle mène une vie monotone, sans aucune perspective, entre sa mère, son frère et la tante qui est l'incarnation du mal et de la malédiction. Son père (comme les autres) est parti travailler en France et retourne dans son village une fois par an pour apporter de l'argent et des cadeaux à sa famille. Après la mort du son fils, Driss (frère de la narratrice) due à l'empoisonnement par sa tante, le père décide de quitter son village où la malédiction a fait de terribles ravages et installe sa famille dans un quartier parisien où habitent un grand nombre d'immigrés; La Goutte-d'Or. Paris devient le lieu de la fascination et de la répulsion ; lieu de la joie et de l'humiliation. La famille de la petite paysanne revient encore deux fois dans son village natal, mais finalement, elle repart en France. Eux aussi, comme leur fille, cherchent un lieu auquel ils pourraient s'identifier.

Au second degré apparaît un autre récit qui est selon Saïgh-Bousta

« merveilleux et singulièrement étrange. Il s'agit de la quête d'un trésor : la narratrice serait désignée par le destin pour guider la tribu vers le lieu secret où ce trésor aurait été enseveli par un ancêtre il y a un siècle. Ainsi, les récits se chevauchent : d'une part drame et souffrance, de l'autre espoir et attente » (Saïgh-Bousta, 1996 : 184).

Ces deux récits se complètent, s'enchevêtrent, prennent vers la fin du roman un rythme accéléré pour dérouter le lecteur et l'installer dans un univers magique où la frontière entre le réel et l'imaginaire s'estompe. Tout d'un coup, le récit, rappelons encore une fois Saïgh-Bousta

« bifurque vers des histoires étranges, déployant le monde secret d'êtres au profil insolite (chapitres 11 à 15). La narratrice se libère progressivement par l'errance à travers d'autres mémoires. La narration qui s'effectuait jusqu'alors à la troisième personne bascule vers une voix souvent indéterminée, caractéristique de l'ambiguïté de l'écriture de Ben Jelloun » (Saïgh-Bousta, 1996 : 184).

Cette variété de la représentation narrative est efficace car elle reflète le chaos des pensées de la narratrice, qui, rappelons-le, est en recherche permanente de son identité. Pour mettre en relief le sens profond de la parabole qui est de retrouver sa plénitude et sa place dans la société européenne en tant que femme immigrée marocaine, il faut passer par plusieurs étapes et montrer plusieurs repères pour retrouver son identité. La route est longue et difficile. L'écrivain qui est profondément ancré dans la situation (il s'agit de sa propre expérience en tant qu'immigré marocain), utilise des procédés classiques de la parabole qui est, selon Grand Dictionnaire Larousse, la comparaison développée dans un récit et qui sert de voile à une vérité, à un enseignement. Elle est une figure rhétorique qui cache derrière une courte histoire composée des événements quotidiens, une leçon de morale qui doit servir à démontrer une vérité universelle ou spirituelle. Chez Ben Jelloun, ces événements quotidiens correspondent à une série de faits ordinaires qui ont lieu aussi bien dans le village natal de la narratrice que dans le quartier parisien de La Goutte-d'Or. Ils cachent la triste vérité sur le destin des immigrés marocains en France, mais aussi le problème de chaque immigration.

Ben Jelloun va encore plus loin, il se sert aussi de l'histoire d'un trésor, l'histoire munie d'ornement magique, insolite et en même temps inscrite dans le quotidien du village marocain frappé de malédiction. En aucun cas, ces deux tonalités apparemment antithétiques ne s'excluent. Au contraire, l'auteur accentue d'une façon plus forte et originale le destin des démunis, pauvres, qui sont voués (par leur choix absolument conscient) à un choc culturel et à la rencontre de l'Autre. Ainsi, ce roman parabolique acquiert une visée spirituelle qui est en relation avec des faits quotidiens qui semblent appartenir à un autre ordre.

La fillette venue avec ses parents de son village berbère du Haut Atlas marocain pour s'installer à Paris, d'abord dans le quartier de la Goutte-d'Or, puis dans la banlieue (les Yvelines) est un personnage qui suit toutes les étapes de ceux, surtout de celles qui doivent trouver leur place dans un pays d'accueil. Son histoire est exemplaire ; elle commence par la fascination pour terminer par le désenchantement. Selon Jacques Noiray, son histoire est

« l'occasion pour le romancier d'évoquer l'apprentissage difficile d'une langue et d'une culture nouvelle, la découverte du racisme et de la violence, l'impossibilité aussi de se situer vraiment entre le pays d'origine, toujours regretté, toujours rêvé, mais déjà perdu, et le pays d'accueil, dont on finit par comprendre qu'il ne peut pas être tout à fait *son pays*» (Noiray, 1996 : 85).

La ville qui semble lui tourner le dos, indifférente à sa présence, au fur et à mesure s'avère un lieu où la fillette peut évoluer ; elle commence son éducation, toujours poussée par un impératif de devenir une femme instruite, qui égale ses collègues français. Le problème de la scolarité d'une jeune fille marocaine apparaît plusieurs fois dans le livre. Cette question est située dans un axe « ici » et « là-bas », mais cette fois-ci « ici », c'est Paris ; le glissement du centre et de la périphérie s'est opéré. Évidemment, ce changement radical est tellement difficile à assumer que même une

jeune fille surdouée n'arrive pas à surmonter tous les obstacles qui s'accumulent sur son chemin. Ainsi, elle ne fait pas exception, elle est comme ses compatriotes vouée à une solitude. Assoiffée de lecture, elle veut dépasser son statut de paria par l'éducation.

« J'avais onze ans ou je n'allais pas tarder à les avoir. Je voulais être grande pour affronter l'école, pour dépasser la plupart des enfants. [...] Contrairement à l'école coranique, garçons et filles étaient ensemble et l'instituteur n'avait pas de bâton. Je me disais : « Mais avec quoi va-t-il nous frapper ? » Dans mon esprit, il n'y avait pas d'école sans coups de bâton. [...] Au bout d'un mois, je connaissais l'alphabet et j'écrivais mon nom. J'avais une boulimie de lecture. [...] J'étais décidée à aller vite, à « brûler les étapes », comme on dit, même si tout se mélangeait dans ma tête où régnait un désordre inquiétant. [...] j'avais soif d'apprendre et de devenir utile à la maison. » (Ben Jelloun, 1997 : 77-79)

L'univers de ce roman est fondé sur toute une série d'oppositions ; l'une d'elles est celle de la vie réelle et du songe. Comme la fillette veut à tout prix rattraper son retard scolaire et apprendre le français, au moment de se coucher, elle met sa tête directement sur un dictionnaire pour enfants que son père vient de lui acheter ; tout cela pour « avaler les mots ». Elle s'endort et fait un cauchemar ; elle voit alors une guerre entre les mots berbères et les mots français, la bataille est rude, mais « les rares mots arabes [...] se mêl[ent] à la bataille. Ils renforç[ent] la ligne de défense » (Ben Jelloun, 1997 : 81). L'acte de révolte des mots berbères présenté sous un voile onirique est pour la fillette le rappel de ses racines berbères dont elle veut se débarrasser par le biais de la langue. Ben Jelloun aborde le problème qui est posé par le roman maghrébin ; à savoir le problème de l'acculturation. Comme le dit Khatibi : « [L'écrivain, surtout l'auteur de l'autobiographie] déraciné ou déchiré [...] raconte comment il devient étranger à sa société, combien il éprouve une violente nostalgie de l'identité » (Khatibi, 1979 : 71).

Ainsi Ben Jelloun pose la question de l'identité qui passe par la langue, en outre, il valorise l'univers onirique ce qui caractérise son univers romanesque (rappelons-nous le rôle du songe dans *L'Enfant de sable* et dans *La Nuit sacrée*). Dans *Les yeux baissés*, le pays d'origine apparaît dans la magie, la légende, le rêve ou la folie ; une tension et un conflit entre deux pays, deux civilisations s'y trouvent intériorisés, passés par le filtre d'un rêve. Le rêve de la narratrice ne la laisse pas indifférente, elle s'éveille tout en pleurs, mais elle craint de trouver son dictionnaire ravagé par des dégâts et de perdre ses acquisitions. Au moment où elle sait déjà qu'elle vient de faire un mauvais rêve, elle se calme.

L'héroïne du roman connaît des humiliations de la part des siens ; rappelons l'histoire de Hadj Brahim qui se dit l'ami de son père et qui s'avère être un pédophile, ou bien le moment où elle est giflée par son père. Cette dernière histoire est importante parce qu'elle comprend toutes les situations difficiles dans lesquelles se trouvent les jeunes filles musulmanes au moment où elles atteignent l'âge de la puberté et se lient d'amitié avec leurs amis européens. Au moment où son père la voit avec David, son ami portugais, il la gifle et à ce moment-là :

« Tout tourna autour de moi. Je ne distinguais plus les gens des objets. Je ne savais plus si ce qui m'étourdissait était la violence de la gifle, la surprise ou la honte. [...] Ce jour-là, je connus la honte. Jamais auparavant mon père n'avait porté sa main sur moi. [...] La nuit, il parla avec ma mère [...] :

Je regrette, mais c'était plus fort que moi. Je n'ai jamais frappé personne ; et le premier coup, c'est ma fille qui le prend. Mais pourquoi a-t-elle manqué l'école et surtout pourquoi est-elle partie avec un étranger ? Nous sommes des musulmans. Ici les filles n'ont pas de morale. Nous ne sommes pas des chrétiens. Si ma fille se met à fréquenter des garçons, ce sera notre ruine, notre défaite [...]. Ici, ce n'est pas chez nous. La France n'est pas notre pays. On est là pour gagner notre vie, pas pour perdre nos filles. » (Ben Jelloun, 1997 : 92,93)

Cette longue citation présente la scène où est montrée, selon Jacques Madelain « une certaine pratique de l'islam [qui] serait un des éléments d'un ensemble oppressif fait de rigorisme, d'hypocrisie, d'asservissement » (Madelain, 1983 : 54). Comme le souligne Salah Natij, Ben Jelloun construit ses personnages en s'adaptant à l'image que l'Autre (ici le Français) est capable de se faire de lui. L'écrivain répond à ce qu'on attend de lui, ainsi il confirme l'opinion de l'Européen sur le Maghrébin. Les histoires racontées par l'écrivain correspondent alors aux images et croyances qui circulent en Occident (Cf. Natij, 1991 : 41). Les opinions sont radicales et montrent comment fonctionne la réception des livres benjellouniens chez les critiques maghrébins. Pour le lecteur avisé, le problème ici posé est fondamental ; évidemment c'est le cri d'une jeune fille marocaine qui suit l'éducation européenne et dont l'identité est problématique, mais c'est aussi un signal d'alarme s'il s'agit du dialogue interculturel qui s'avère impossible. Le milieu des immigrés maghrébins n'est pas une Arcadie, les membres de ce groupe social doivent surmonter leurs problèmes. Une autre question est le comportement des Français.

Un moment crucial pour la vie de notre héroïne et de sa famille est le moment de la mort de Djaelali, jeune homme arabe de quinze ans tué par des assassins. Pour la première fois, nous avons des informations complètes sur lui ; son prénom, son âge, quelques données sur sa famille et la date et l'heure exacte de ce drame ; il était neuf heures dix, le dimanche, 27 octobre 1971 (rappelons que nous ne connaissons ni le prénom ni le nom de la jeune protagoniste marocaine).

La mort du garçon est une césure dans la vie du quartier ; le mot racisme est répété plusieurs fois, la famille de la narratrice décide de quitter le quartier et s'installe en banlieue. La scène du meurtre est précédée par les réflexions de la protagoniste qui portent sur son identité :

« Les gens avaient besoin de retrouver le coin du pays qu'ils avaient laissé derrière eux. Alors que moi, je faisais tout pour oublier le village, d'autres le reconstituaient avec des bouts de ficelle. [...] Pour moi, la France, c'était l'école, le dictionnaire, l'électricité, les lumières de la ville, le gris des murs et parfois des visages, l'avenir, la liberté, la neige, [...] le premier livre que j'ai lu. » (Ben Jelloun, 1997 : 109)

La jeune fille vit un moment difficile ; enchantée des possibilités que lui offre le pays d'accueil, elle gomme son passé qui est refoulé et qui se manifeste seulement dans le comportement de son milieu d'immigrés ou bien dans ses rêves cauchemardesques. Après la mort de Djellali, sa nouvelle situation dont elle est tellement fière et sûre est soumise à la décomposition radicale. Elle avoue :

« Ce jour-là, j'accédai comme par magie à un autre âge. J'avais vieilli de quelques années. Je n'étais plus la petite fille émerveillée par tout ce qu'elle découvrait, j'étais une jeune fille frappée dans son cœur par la mort d'un garçon qui aurait pu être mon frère. [...] à partir de ce dimanche matin, la vie avait un goût amer. J'appris le sens du mot *racisme*. » (Ben Jelloun, 1997 : 111)

Cette complication qui s'opère dans la vie de la narratrice se trouve traduite par sa recherche radicale d'une sortie de l'impasse inattendue. A partir de ce moment capital, elle commence à se réconcilier avec son passé difficile ; c'est une opération longue et difficile. Restant en guerre permanente avec ses parents et leur nostalgie du village berbère, elle n'arrive pas à se débarrasser des souvenirs que certains objets ou parfums déclenchent comme le parfum du clou de girofle qui lui rappelle sa méchante tante qui a assassiné son frère Driss. Suivant le mécanisme de la madeleine proustienne, elle se déplace dans son village natal pour revivre des moments difficiles, mais aussi pour se rappeler l'histoire du trésor caché ; sa tante essaye de « brûler la paume de sa main droite pour effacer à jamais les chemins menant vers le trésor enterré par l'arrière-grand-père dans la montagne, bien avant l'arrivée des Français au Maroc » (Ben Jelloun, 1997 : 123).

Le passé l'assaillit, elle veut s'en débarrasser et au moment du premier retour dans sa famille natale, elle ne reconnaît plus son village ; elle s'y sent étrangère, ayant l'expérience du pays où les femmes ne vivent pas les yeux baissés (cette formule est reprise maintes fois dans le roman et dans un contexte différent, l'attitude qui correspond à cette formulation exigerait une étude détaillée). Elle constate : « Ce retour fut une épreuve douloureuse » (Ben Jelloun, 1997 : 133).

De nouveau installée en France, elle trouve l'apaisement dans son imaginaire : elle invente des histoires étranges et insolites qui lui permettent d'éloigner son passé, mais sa nostalgie qui est toujours trop forte, l'empêche de trouver un équilibre.

Le deuxième retour est pire que le premier ; les villageois vivent dans la misère, rien n'a changé il n'y a « qu'un soleil de plomb » (Ben Jelloun, 1997 : 168), les vieillards, toujours les mêmes qui se racontent les souvenirs qui leur permettent de revivre leur jeunesse. Ces histoires s'inscrivent dans le passé légendaire et mythique du village auquel le père de la narratrice ne cesse pas de rêver. Les habitants attendent le retour de la famille de la jeune fille pour délivrer le village de la malédiction, mais la fille n'a pas d'illusions ; le destin dépendra d'elle ; c'est la découverte du trésor qui permettrait de délivrer le village de la malédiction et de regagner sa prospérité.

Le retour, quoique difficile et décevant, introduit le lecteur dans une ambiance de rêve, en outre tous les éléments spatio-temporels comme la végétation, le désert, le cimetière, de même que les habitants du pays renforcent l'impression de décalage entre deux mondes ; celui de l'Orient et de l'Occident. La communication entre ces deux univers n'est possible que grâce à la légende et la parole. Comme nous l'avons déjà dit, les deux parts du récit se trouvent emmêlées : l'histoire du voyage qui a le caractère d'une chronique, s'insère dans l'univers magique de ce village berbère. Le romancier conscient de sa convention romanesque post-moderne, dessine une légion de personnages insolites dont l'histoire est absolument coupée du destin de la jeune fille. Paradoxalement, ce monde magique, plaît à la narratrice, elle dit : « J'aime cette atmosphère irréelle, presque rêvée, dans laquelle nous apparut le village » (Ben Jelloun, 1997 : 195).

On dirait que la désillusion de Paris est de plus en plus grande et la recherche « d'un lieu protecteur » (Saïgh-Bousta, 1996 : 195) s'avère de plus en plus nécessaire.

Le retour à Paris est une nouvelle étape pour cette jeune femme qui est maintenant consciente de sa valeur et de sa différence par rapport aux autres. Déchirée entre Paris et le Maroc, elle cherche une troisième voie. Selon Saïgh-Bousta :

« La narratrice finit par confier à l'écrivain le secret et son histoire insolite. La parabole trouve ainsi une écoute complice qui assure la survie du récit. Cette rencontre ramène la mémoire de la narratrice vers les origines du premier départ du père. Si la quête du trésor magique est impossible, l'héroïne trouve dans son désir d'aller jusqu'au bout à la fois un ressourcement, une catharsis et une manière de revaloriser l'image du village frappé de malédiction. Là où la tribu s'attend à trouver le trésor, l'eau jaillit et reconduit la vie. » (Saïgh-Bousta, 1996 : 195)

Si l'on qualifie *Les yeux baissés* de roman parabolique, il faut souligner que la figure dominante de ce livre, une jeune fille marocaine devenue immigrée en France, peut accéder à la plénitude de sa vie au moment où elle renoue avec la mémoire et le passé de ses ancêtres, donc à la mémoire collective. Puisque la parabole illustre une doctrine ou une morale et elle doit démontrer une vérité avec laquelle elle a une relation évidente, Ben Jelloun s'en sert pour montrer aux femmes marocaines et à l'aide d'une poétique croisée, la possibilité de fonctionner dans le monde d'aujourd'hui sans renier leur passé ou leurs racines. Le difficile retour aux sources dans le milieu parisien de l'héroïne des *Yeux baissés* démontre la possibilité de se retrouver sur la fameuse troisième voie, qui selon Ben Jelloun n'est ni le Maroc, ni la France, mais son propre pays métissé, comprenant les richesses des deux cultures, le pays où on peut vivre sans avoir les yeux baissés.

Bibliographie

Ben Jelloun, T., 1997. *Les Yeux baissés*. Paris : Éditions du Seuil.

Gontard, M., 1993. *Le Moi étrange. Littérature marocaine de langue française*. Paris : Éditions L'Harmattan.

Khatibi, A., 1979. *Le roman maghrébin*. Rabat : SMER.

Madelain, J., 1983. *L'errance et l'itinéraire. Lecture du roman maghrébin de langue française*. Paris : Sindbad.

Natij, S., 1991. « Dialogue interculturel et complaisance esthétique dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun ». *Poétiques croisés du Maghreb. Itinéraires et Contacts de Cultures*, n°14, p. 41.

Noiray, J., 1996. *Littératures francophones. I. Le Maghreb*. Paris : Belin.

Saïgh-Bousta, R., 1996. « Tahar Ben Jelloun ». In : Bonn, Ch., Khadda, N., Mdarhri, A. (dir.), *Littérature maghrébine d'expression française*. Vanves : EDICEF.